

Quarante-neuf jours, quarante-neuf objets

Seconde partie

Mes jouets

De la 29^e à la 31^e semaine

du 28 avril au 18 mai 1996

+ Dimanche 28 avril 1996. En avion vers Paris et les magasins de jouets de mon enfance !

Jésus, permets-moi de citer Louis Calaferte, intrigué par les mots « littérature et solitude » : pour « se livrer à cette passion » (l'écriture), il fallait « être persécuté, ou alors heureux au point de croire sérieusement qu'on avait Dieu pour coéquipier » (Le Monde, 26 avril 1996). J'entre dans le second cas. Je me pense vraiment comme ton « coéquipier ». Et j'en suis vraiment heureux originellement et finalement même si l'entre-deux est difficile.

J'ai prévu de méditer sur les magasins de jouets de mon enfance comme introduction à mes objets « infantiles ». Ma fréquentation des boutiques de l'avenue Trudaine et de la rue Saint-Lazare ressemble à celle de la rue Choron ou de l'église, sans passion. Je ne me vois pas soucieux d'acquérir ces objets convoités par mes camarades. Je pense que mes parents n'auraient pas mis d'obstacle à mes souhaits. J'ai eu beaucoup de jouets, mais je ne m'y suis pas attaché. Je ne me souviens pas d'avoir bavé d'envie devant les vitrines des petits ou des grands magasins (le Bon Marché de M. Clément) au temps de Noël.

Jésus, je suis content d'être dans cet avion avec ce groupe qui revient de l'Égypte, mais je suis toujours, déjà et encore, seul avec toi. J'étais seul sans toi dans mon enfance. Je suis seul avec toi dans mes cinquante ans. Je suis heureux de pouvoir écrire ainsi quelques lignes. Je me singularise ainsi dans cette expédition. Je m'imagine comme le « vrai » pilote de l'avion, comme le chrétien de l'épître à Diognète. Le monde existe par toi, pour toi, en toi, avec toi. Dès lors que je suis avec toi, que tu me considères comme ton « coéquipier », je pense que l'avion vole par moi ! Je m'amuse comme je peux ! C'est sympa d'imaginer cela !

Il faut vraiment attendre l'adolescence pour que je me perçoive comme « attaché » à des objets ou à des personnes. C'est normal. La perte de ma paire de ciseaux n'est en rien comparable à l'abandon de mon ours en peluche. Au retour de la région de l'invention de l'écriture, je suis heureux de t'écrire avec passion. Merci, encore, Miserere et Te Deum !

+ Lundi 29 avril 1996. Mon ours en peluche

Jésus, voici le souvenir qui me reste de mon ours en peluche. Je le vois installé sur mon fauteuil-lit, plié pour la journée et ne retenant plus mon attention. Le passage de mon lit d'enfant à ce dispositif a correspondu vraisemblablement à son abandon. Je m'imagine dormir avec lui dans l'un et je ne me vois pas avec lui dans l'autre. Malgré ces propos et grâce à un certain travail de la mémoire, je me vois également en prendre soin à un âge encore avancé après qu'il ait subi les outrages du temps. Mais, et cela est sûr, il n'est pas monté au sixième.

Quel drôle de comportement les adultes permettent aux enfants ou même que les enfants produisent par eux-mêmes ! Toi-même, Jésus, as-tu eu un tel objet dans ton enfance ? Drôle de monde que celui de l'enfance ! As-tu parlé à ces poupées de son, les as-tu serrées dans tes bras ? Un enfant est extraordinairement seul, peu ou pas compris par l'adulte qu'il sera, par les adultes, ses parents, qui font leur vie là-bas dans le grand lit ! Mon ours était un piètre compagnon et pourtant j'ai dû m'endormir avec lui comme la plupart des enfants.

Jésus, quelle affaire que ce regard quarante ans après sur mon enfance et par là sur la tienne ! Les auteurs de la littérature populaire égyptienne et chrétienne que je viens de découvrir semblent avoir des idées précises sur elle. Je ne peux les suivre. Ils ne respectent pas la vérité de ton humanité en son état d'enfant, me semble-t-il. Ils font de toi un monstre ! En revanche je t'adore jouant et dormant parfaitement avec quelque chose ressemblant à mon ours et lui parlant seulement ton langage de petit homme uni à la Parole du Père. Dans l'altérité matérielle ainsi expérimentée tu as découvert ta propre humanité en sa dimension corporelle. N'en est-il pas ainsi de chacun d'entre nous ?

Je redécouvre mon attachement à cet ours en peluche. Alors je m'endormais en le serrant dans mes bras. Désormais je me confie au sommeil en pensant à toi et à ceux que mon cœur aime. Merci et encore. Miserere et Te Deum.

+ Mardi 30 avril 1996. Ballon et lâcher de ballons

Jésus, les ballons gonflés au gaz ou par notre souffle ont captivé mon imagination enfantine.

Sur le parvis du Sacré-Coeur, j'ai aimé regarder les ballons s'envoler vers le ciel avec mon nom inscrit sur une étiquette. Je n'ai rien gagné au concours ainsi organisé par Mgr Aubé, sinon une occasion de rêver que je n'ai pas manquée. Par centaines, ils s'élevaient au-dessus de Paris et dessinaient un arc-en-ciel. Pendant quelques minutes, un nuage bigarré cachait l'horizon. Ils devenaient rapidement invisibles. C'était un beau spectacle pour l'enfant que j'étais. Le lien avec la basilique n'était pas fait. Pourtant cette initiative nous faisait tourner les yeux vers les cieux !

Je me suis souvent promené avec un ballon acheté gentiment par mes parents. Lorsque j'ai vu vers mes dix ou onze ans le film Le Ballon rouge, je me suis reconnu dans le petit garçon en question. Avec lui j'ai été malheureux de la mort du sympathique compagnon. Je ne dévalais pas les pentes de Ménilmontant mais celles de Montmartre. Avec lui je me glissais dans les rues de la Butte. J'étais fier de rentrer à la maison en en tenant un par la main après l'avoir libéré de la grappe du marchand, au pied du square Willette ou aux Tuileries. Je n'ai pas été malheureux lorsque l'un d'entre eux s'est échappé. J'étais presque aussi content qu'il en soit ainsi plutôt que de le voir s'étioler au-dessus de mon lit dans la loge.

Jésus, j'aurais aimé qu'un de mes ballons m'entraîne avec lui vers le ciel. J'aurais vu Paris de plus haut que la Butte ou la tour Eiffel. Si hier tu as pris la place de mon ours, aujourd'hui, tu t'es substitué au ballon de mon enfance. Tu m'accompagnes partout où je vais. Te voient ceux auxquels tu donnes un coeur d'enfant, même si eux aussi peuvent te mettre à mort. Je te rends grâce pour ces ballons et pour mes parents qui me les ont offerts. Donne-moi de jouer avec eux dans la Jérusalem céleste. Miserere et Te Deum !

+ Mercredi 1er mai. Les bulles de savon

Jésus, as-tu joué grâce à Marie avec des bulles de savon ? Ma mère m'a appris à en fabriquer, l'espace de quelques instants. Elles brillaient à mes yeux plus que mille soleils ! Elles m'emportaient avec elles dans les airs !

Lors des lessives ou grâce à une boîte achetée au square Willette auprès du marchand de ballons, j'ai aimé fabriquer ces sphères fragiles et les semer dans l'air. Les plus belles, les plus grosses sortaient de la main de ma mère trempée dans l'eau savonneuse. Son souffle leur donnait vie. Je l'ai imitée et je me débrouillais assez bien. Je n'en faisais pas de plus merveilleuses avec le matériel acheté : l'anneau fixé au bout d'un bâtonnet, lui-même attaché au couvercle du tube dans lequel on le trempait. Son avantage était de pouvoir s'amuser ainsi en plein air. À la maison, dans la cuisine ouverte sur la cour, le jaillissement, grâce à mon haleine, mon pouce et mon index, de ces petits mondes éphémères m'émerveillait et ne coûtait rien. Ils s'échappaient du fond de notre put vers le ciel. Les fenêtres se reflétaient sur leur surface. Je fabriquais à volonté !

Jésus, avec ce jeu, j'ai appris à contrôler mon souffle. J'en ai même, en quelque sorte, appris l'existence et l'efficacité. Je pouvais l'emprisonner dans ces pellicules diaphanes et fragiles. Je pouvais rejeter l'air que j'avais inspiré et le rendre visible dans des parois invisibles qui reflétaient le monde alentour. Quelle jubilation devant cette capacité "créatrice" ! Depuis je t'ai découvert et je t'ai pensé comme un fabricant de bulles de savon qui durent pour toujours une fois lancée dans l'existence. Bien plus j'aime que tu souffles sur moi comme sur les Apôtres. Bien mieux, nous pouvons échanger nos souffles : je suis une bulle de savon qui non seulement peut recevoir un baiser mais en donner un ! Jésus, quand je me projetais en l'air dans ces bulles qui éclataient quelques instants après, je n'imaginai pas qu'un jour, tu me ressusciteras pour toujours en un corps encore plus subtil qu'elles. Miserere et Te Deum !

+ Jeudi 2 mai 1996. Le bord du trottoir et le caniveau

Jésus, les trottoirs n'existaient pas à Nazareth. Tu n'as pu jouer à marcher exclusivement sur leur bord, ni faire flotter un bout de bois dans le caniveau. Moi, j'ai goûté ces jeux et j'espère les retrouver glorieux dans la Jérusalem céleste, comme je te l'ai déjà dit !

Jésus, "en ce temps-là", les voitures n'occupaient pas toute la chaussée. La place abondait pour les enfants. L'eau de nettoyage coulait propre. Le balayeur sympathisait avec nous même quand nous bâtissions des digues. Un trou dans le macadam constituait un port naturel. Les concours de vitesse de nos "voiliers" absorbait nos attentions et nos énergies. Je pense à Crébassa, à Gérard Bezombes, à Bernard Rebours, à des visages sans nom du 28 ou du 31, rue de Navarin. J'arrange un peu les choses pour les besoins de la littérature, mais il y a du vrai. Je n'y ai pas joué tous les jeudis et les dimanches de mon enfance, mais c'est arrivé quelquefois. C'est sûr. Je jouais d'ailleurs souvent tout seul.

Sur mon trottoir, comme en bien d'autres lieux, j'ai aimé marcher en équilibre, un pied devant l'autre, sur le bord ou mieux sur les rebords plus étroits et en relief par rapport au sol de certains parterres. Je le fais encore volontiers, les bras ouverts, comme un équilibriste avec sa perche. Je le fais d'autant plus qu'une affirmation d'Hélène Lubienska de Lenval a attiré mon attention sur l'utilité de ce genre d'exercices pour l'éducation du sens religieux comme elle l'explique dans son livre qui porte ce titre (1946). Enfant, je cherchais spontanément un équilibre dynamique, une agilité aérienne, un mouvement incessant qui me porterait par delà moi-même vers celui que mon cœur ne connaissait pas ... encore !

Le bord du trottoir fut ma plage, ma confrontation avec le rivage d'un fleuve à ma mesure. Au delà des êtres méchants pouvaient m'écraser sans crier gare. Il fallait faire très attention. Je jouais sur le trottoir apprivoisé avec mes jouets. Je préférais jouer avec son bord. Est-ce que je ne continue pas à faire quelque chose de semblable ? Miserere et Te Deum !

+ Vendredi 3 mai. Mes orteils !

Jésus, mes orteils m'ont longtemps fort intéressé. Je me vois à la loge avant de me coucher sur le bord de mon lit déplié passant mes doigts entre eux comme pour les nettoyer ou les étendre ou les délier les uns des autres. Ils ne m'indiffèrent toujours pas.

Jésus, je ne sais quand j'ai cessé de faire régulièrement cet exercice. Adolescent à Banyuls, j'entends encore Marc Feitouchi me dire : "Ne t'occupe pas de tes orteils. Ce ne sont pas à eux que les filles s'intéresseront !" Je me souciais encore de leur état. Je trouvais qu'ils étaient maltraités dans les chaussures. J'aimais introduire un doigt dans chaque espace. Je trouvais ça agréable. À l'occasion d'ailleurs, un soir où je prends quelques minutes à l'aise devant le magnéto, je ne répugne pas à les délasser ainsi et par là à me détendre.

Quelle est curieuse la découverte par l'enfant de son corps étrange et de son âme étonnante ! Comment t'y es-tu pris, Jésus, petit Jésus ? Comme elle est fascinante notre genèse sous le regard plus ou moins bienveillant des adultes ! Les auteurs égyptiens des mythes païens et des pseudo-épigraphes juifs ou chrétiens s'y sont brûlés les ailes. Matthieu et Luc ont été sages comme l'auteur de l'Exode pour Moïse. Cependant les enfances de Samuel et de David ont retenu l'attention. Je voudrais regarder la mienne pour mieux te connaître, toi et ton dessein sur moi.

Jésus, la jeunesse que tu proposes à tes disciples se situe au bout de la route, non en son commencement. Elle s'allie d'ailleurs parfaitement aux autres âges de la vie. Tu les récapitules et les perpétues dans leur disposition vive. Qu'est-ce qui subsistera de mes années de la loge dans la vie éternelle ? Quel poids d'amour y ai-je reçu de toi et acquis par toi alors que je ne te connaissais pas ? Pourtant tu éclaires tout homme venant en ce monde. Pourtant tu n'as de dégoût pour aucun d'entre nous. Tu m'aimais même lorsque ma prière du soir consistait à me nettoyer les orteils ! Miserere et Te Deum !

+ Samedi 4 mai 1996. Coucou et hochets

Jésus, l'allusion hier aux jeux avec mes orteils a entraîné l'évocation de ceux avec mes mains et de mes jouets de bébé. Dans notre dialogue, je t'en parle. Sous ton regard, j'en fais mention pour prétendre à l'exhaustivité !

J'ai dû avoir des hochets. C'est évident. Je ne m'en souviens vraiment plus. Ils n'ont pas été gardés dans un coin. Je ne les ai pas revus. Ils n'ont pas été conservés pour un petit frère ou une petite soeur dont les parents ne voulaient certainement pas entendre parler. Je devrais vraiment être une exception dans le dispositif familiale. Quand ils se débarrassèrent du lit d'enfant, ils en firent autant des jouets correspondants. Ils ne pouvaient en faire autant de moi ! Ils eurent alors jeté l'enfant avec l'eau du bain. Ce qui ne convenait pas.

J'ai dû comme tout un chacun m'amuser avec mes mains et les mains des autres. J'aime toujours le jeu de « coucou ». J'en ai goûté la gratuité. L'apparition et la disparition d'un objet familial permettent l'apprentissage de l'anticipation (La Croix, 5 avril 1996). Il s'agit de jouer avec le temps et non seulement avec l'espace. J'ai apprécié avant hier d'y jouer avec Quitterie Rabec, neuf mois, chez les Lorber.

Quelle aventure que le temps de la croissance dans le sein de sa mère, dans les premiers mois de la vie ! Comment as-tu vécu cela, Jésus ? Comment puis-je avec toi, en toi, pour toi et par toi, assainir ces temps privilégiés ? Je sais que tu as établi dans la gloire l'état d'enfance en sa perpétuité comme d'autres âges de la vie. Imprime-toi en moi en ces dispositions créées et guéries, désormais divinisées.

Tu me donnes de me connaître enfant, de te connaître enfant et ensemble de nous tourner vers Dieu, ton Père et notre Père, vers l'Église, notre Mère et parmi elle, mes lecteurs ! Quel merveilleux équilibre dynamique tu me donnes de vivre par le biais de cette écriture quotidienne. Merci et encore. Miserere et Te Deum !

+ Dimanche 5 mai 1996. Jeux interdits

Jésus, de fil en aiguille, je pense à faire mention une nouvelle fois, non plus au titre de la chronologie mais de la présentation systématique, des fameux « jeux interdits » de mon enfance avec Marie-Nicole et Elisabeth Féret, avec les camarades du cours préparatoires ou de Gonesse (voir le 12 novembre 1995).

Je soulignerai seulement qu'ils furent des « jeux interdits » sans drame, sans histoire, sans esclandre. Ils disparurent d'eux-mêmes d'ailleurs. L'interrogation sur la différence des sexes et sur « l'origine du monde », comme dirait Courbet, apparaît autour de l'âge de raison mais n'occupe pas tout l'horizon, tout le temps de l'enfance ! Ce qui m'étonne d'ailleurs à la réflexion est le fait que ce sont les circonstances et non le résultat de la démarche qui restent gravées dans ma mémoire. Je revois le voilage de la fenêtre de la chambre sur cour qui l'abrita et le chauffage à gaz éteint de la salle à manger qui servit de table comme chez le médecin. La cour de l'école et le montage fait pour se retrouver à deux du côté des W.C. pendant la classe. Curieuse sélection de la mémoire !

Jésus, je ne peux m'empêcher de te poser une question à laquelle j'espère tu me répondras au ciel : comment as-tu vécu tout cela ? Comment devrions-nous découvrir tout ça ? Une nouvelle fois, je me confie en toi. Je suis reconnaissant à madame Féret, à ma mère, qui ont dû finalement flairer quelque chose de ne pas nous avoir fait une scène. Il n'y eut pas de traumatisme, comme on dit ! Les filles Féret avaient vu l'objet en question comme elles avaient vu ou allaient voir celui du petit frère. Moi, j'avais vu qu'il n'y avait apparemment rien à voir ! Les choses en restèrent là. Ces jeux étaient moins interdits que non proposés par les adultes. Devraient-ils l'être ?

Jésus, merci pour toi, merci pour elles ! Je les ai revues à l'enterrement de leur père. Je prie pour elles et pour leur frère et pour leurs parents. Miserere et Te Deum !

+ Lundi 6 mai 1996. Jeux de mains

Jésus, l'appétit venant en mangeant (!), je viens de penser aux jeux de mains si déconseillés par les grandes personnes. Je ne me souviens pas d'avoir été un bagarreur. Mes parents ne m'ont pas servi souvent : « Jeux de mains, jeux de vilains ! »

La différence d'âge avec Michel fait que nous n'avons jamais eu à nous disputer, me semble-t-il. Je ne vois pas d'affrontements avec les Féret, les Lascouès, les Bezombes, les Rebours, avec Crébassa. J'ai beau regarder la cour de Clauzel, Milton, Choron, Gonesse ou Fermanville, je ne découvre ni coups reçus, ni coups donnés. Si les corps à corps violents ont existé, ils n'ont pas laissé de traces. Je ne cherchais pas de noises à mes quelques camarades du primaire et ils en faisaient autant. Pourtant j'entends retentir l'adage classique une fois ou l'autre. Mais je ne sais vraiment plus dans quelles circonstances. C'était peut-être préventif. Je doute d'ailleurs que ce fut vraiment pour moi.

Il me faut attendre Marc et Alain pour que des « combats amicaux » apparaissent dans mes relations. Avant eux, les autres sont pour moi comme s'ils n'existaient pas. Je retrouve par là des réflexions déjà faites sur mon espèce d'autisme. Ils n'étaient ni présents, ni absents, ni éloignés, ni proches. Nous n'étions pas sur la même planète. J'exagère, mais cela peut faire comprendre l'absence de « jeux de mains », normalement et moyennement classiques dans la jeunesse entre frères et soeurs, entre cousins et cousines, entre camarades. Ce ne fut pas mon cas, me semble-t-il !

Et toi, Jésus, t'es-tu « bagarré pour t'amuser » avec Jacques, Joset, Jude et Simon, avec tes « soeurs » ? N'est-ce pas important pour connaître les autres ? Je pense que tu as vécu quelque chose de ce genre d'une façon parfaite que je découvrirai au ciel. Je sais que tu me regardais avec amitié dans mon enfance et que tu m'as guéri dans mon adolescence. J'espère que nous nous bagarrerons amicalement un jour ensemble. Miserere et Te Deum !

+ Mardi 7 mai 1996. Les balançoires

Jésus, je pense à nous, enfants. Je n'oublie pas les enfants du monde. La disposition de la porte de la cuisine sur la cour avait permis à papa d'installer une petite balançoire pour les beaux jours. Sinon je profitais de celles des jardins publics, des Tuileries en particulier, et de divers autres endroits.

Ce dispositif exista seulement deux ou trois étés et en fait sous la surveillance des parents. Il fallait être prudent car les lieux n'étaient pas spacieux. Mais c'est avec émotion que je me souviens de cette initiative paternelle. À la réflexion, je respecte la célèbre règle : si mon père ne fut pas l'homme idéal, il ne fut pas non plus purement son contraire. Il dut faire ce qu'il put, même s'il pouvait peu. Cette balançoire en est le signe. Merci !

Je me suis bien amusé avec elle et avec les autres. Il est agréable de s'envoler ainsi. Il l'est davantage de le faire sous sa propre impulsion que sous celle d'un adulte. Il est aussi drôle d'envoyer en l'air un ou une camarade pour l'occasion. Il faut dominer un peu sa peur et le vertige. On peut mesurer l'effet de ses efforts. Le monde apparaît sous un autre jour. Les grandes personnes rétrécissent pour quelques instants.

T'es-tu amusé, Jésus, avec "tes frères et tes soeurs" à ce jeu succinct et, j'imagine, assez répandu de par les temps et les continents ? Quelle chose importante pour un enfant de s'amuser ! N'est-il pas à votre image et à votre ressemblance le petit homme, garçon et fille, qui se balance à la branche d'un arbre ? N'y a-t-il pas du jeu dans votre acte créateur et même recréateur puisque le jeu inclut un enjeu vital pour lui ?

Jésus, j'espère qu'il y aura des balançoires au ciel. Je rêve d'y jouer avec toi, avec les garçons et les filles que j'aurais croisés durant ma vie. Les anges du ciel s'amuseront avec nous. Mais pour cela, il faut renaître d'en-haut ! Alors, allons, mourons et ressuscitons avec toi, Jésus de Nazareth, roi des Juifs pas comme les autres ! Miserere et Te Deum !

+ Mercredi 8 mai 1996. Une tente dans la cour

Jésus, la cour de la loge s'offrait à moi comme un espace que je pouvais m'approprier. J'y ai planté une tente pendant les beaux jours. Si je ne vois plus quel camarade en a profité, en revanche, je me vois y lire des albums d'Hergé.

Dans ce cas comme dans celui de la balançoire, les parents ont évidemment joué un rôle. N'est-ce pas eux surtout qui ont planté des crochets dans les murs et qui, en fait, ont tendu des cordes et suspendu des bâches ? J'ai tenu le marteau et noué les ficelles, mais sans eux cela n'aurait pu exister. Merci, chers parents.

En réclamant cette tente, je n'étais pas sans imiter les Bédouins de L'or noir. Je m'y asseyais comme eux sur un tapis de sol. J'y ai goûté comme ils prenaient le thé. Je me suis imaginé un instant en un Abdallah capricieux ou en un cheikh tout-puissant ! Madame Faynel, la blanchisseuse, m'y a apporté un bonbon. La cour du fond du puits prit pendant quelques heures des allures de désert !

Jésus, tu n'étais toujours pas là. Comme le monde peut vivre sans toi ! Toi même, comment as-tu vraiment vécu ton enfance d'homme tout en étant aux affaires de ton Père ? Joseph t'a-t-il aidé à fabriquer une cabane pour y être chez toi quelques moments ? Il est bon que les gosses fassent cela, n'est-ce pas ? Alors, l'as-tu fait ? Bien sûr, on peut en faire un drôle d'usage (je pense aux jeunes de La Touche, en l'été 59), mais l'abus ne supprime pas l'usage, n'est-ce pas ?

Jésus, dans le trésor des souvenirs, comme dit Rilke, dans le réservoir indéfini de l'enfance, je suis heureux d'avoir puisé cet épisode pittoresque, de l'avoir fait revivre quelques instants. Au jour des jours, il prendra place dans la gloire grâce au poids d'amour que tu y as manifesté à travers mes parents. Ne voulurent-ils pas y faire la volonté de ton Père en s'occupant de moi. Miserere et Te Deum !

+ Jeudi 9 mai 1996. Jeu du cheval et du cavalier

Jésus, l'inventaire de mes jouets et de mes jeux d'enfant m'oblige à faire mention de certains d'entre eux dont je garde de très vagues souvenirs, ravivés surtout par les photographies qu'un jour, peut-être, je commenterai systématiquement : il s'agit ici, par exemple, d'être porté par mon père ou mon frère sur leurs épaules.

C'est surtout lors des visites de mes parents à Gonesse que je me découvre fier d'être hissé par mon père sur son dos et ainsi promené dans le village et dans la campagne. Je ne dis pas qu'il le faisait souvent. Mais il l'a fait et cela était agréable et amusant. Ces quelques corps à corps avec lui succédaient à ceux que je n'avais pu manquer d'avoir avec ma mère. Ces contacts importent à l'adulte comme à l'enfant. Je les en remercie tous les deux.

Jésus, Joseph t'a-t-il porté ainsi sur ses épaules ? Je pense que oui. Je ne vois pas pourquoi il n'en aurait pas été ainsi. Je ne vois pas en quoi cela contreviendrait à l'étiquette de la vie à Nazareth : la maison de Joseph, fils de David, n'est pas celle de Louis XIV ! Elle n'est pas incompatible non plus avec ta vie divine. Je vous imagine non pas tellement à mon image et à ma ressemblance qu'en fonction de l'idéal que je me fais des relations des parents et des enfants. Je ne peux pas penser Joseph pétrifié devant toi ou devant Marie.

Michel aussi, une photographie en témoigne, m'a fait jouer au cheval et au cavalier sur le trottoir. Il m'aura également fait « faire l'avion ». Je ne le vois vraiment pas beaucoup dans mon horizon, mais il y entre ici d'une façon sympathique et je l'en remercie. Et toi, Jésus, comment as-tu vécu tes rapports avec « tes frères et tes soeurs » ? Comment jouais-tu avec ceux de ton âge, les plus grands, les plus petits et les filles ? Nous verrons tout cela au ciel, n'est-ce pas ?

Jésus, une nouvelle fois, je te remercie pour cette page d'écriture spirituelle et quotidienne. Nous jouons ensemble avec cette machine ! Miserere et Te Deum !

+ Vendredi 10 mai 1996. Les manèges pour enfants

Jésus, j'ai cherché en vain hier soir le poème que j'attribue à Apollinaire et qui commence ainsi dans ma mémoire : Tournez ! Tournez, chevaux de bois, tournez un tour, tournez mille tours ! Je ne sais plus quand je l'ai découvert. J'ai oublié la suite. Sa lecture m'aurait certainement ému. Il se conjugue indissolublement désormais avec mon expérience et mon souvenir des manèges.

Je ne te demanderai pas aujourd'hui, Jésus, si tu es monté dans cette étrange et merveilleuse machine à rêves aussi bien pour les enfants qui y montent que pour les adultes qui les contemplent ? Je n'en vois pas dans les champs de foire de Galilée. Je t'imagine seulement ébahi devant un bateleur. Que sait-on d'ailleurs des jeux à ton époque et dans ton pays ? J'aimerais un jour lire quelque chose sur ce sujet.

Pour le moment je grimperai par la pensée une nouvelle fois sur le manège de la fête foraine du boulevard Rochechouart ou sur celui des Tuileries. J'ai dû emprunter presque tous les moyens de locomotion : cheval, moto, voiture et avion. J'ai enfourché aussi quelques animaux transformés en transporteurs fantastiques : cochon volant, oie tirant un carrosse, etc.

J'ai réclamé plusieurs fois de telles aventures. J'ai souvent été exaucé. Je ne me souviens pas d'avoir fait un drame devant un refus dès lors que je restais quelques minutes à regarder. J'aimais peut-être autant écarquiller les yeux et me remplir du spectacle que participer à ces cavalcades où je me serais donné en spectacle. J'étais ainsi du côté des grandes personnes que d'ailleurs j'ignorais. Ne prenais-je pas déjà la vie au second degré ? Ne retrouverai-je pas ce trait de caractère dans d'autres circonstances ?

Jésus, je fonds mal dans une activité commune. Dans le credo, j'aime surtout le second article. C'est vraiment sur ta parole que j'essaie de tenir compte de ton Père, de l'Esprit Saint et de l'Église ! Merci et s'il te plaît ! Miserere et Te Deum !

+ Samedi 11 mai 1996. Les jeux de ballon

Jésus, il est neuf heures du soir et je n'ai dit ni mon bréviaire, ni mon chapelet ; je n'ai pas lu les journaux. Je commence seulement cette méditation. Il m'est pénible d'avoir été dérangé dans mon programme au point de me trouver dans cette situation. J'ai vraiment besoin de me calmer avec toi par ces quelques lignes.

Les autres vraiment m'insupportent et ce n'est pas d'aujourd'hui. C'est vraiment à cause de toi si je m'occupe de la plupart d'entre eux ! Je n'ai jamais aimé mais les sports collectifs comme les jeux de ballon. Le foot ne m'intéressait pas. Je me vois dans la cour de Milton ou de Choron ou à Fermanville obligé d'être contre le mur ou le bord du champ, pour laisser le terrain libre à des camarades qui se disputaient un ballon. Je ne m'imagine pas me joindre à des matchs improvisés dans la rue Navarin ou avenue Trudaine. Je n'ai pas plus aimé regarder ces séances collectives d'exaltation ou de déception. Il en était aussi de la sorte avec les Baby-foot que j'ai croisés dans mon existence ou les parties de balle aux chasseurs. Quand j'ai été pratiquement obligé de jouer au foot au service militaire, j'ai essayé de bien me comporter par une sorte d'humanisme visant à être un homme complet. Mais ça n'a pas duré longtemps. J'ai essayé honnêtement de jouer au volley à Condorcet, mais vraiment je n'étais pas doué, ni n'entrais dans le jeu ! Si je ne canonise pas la grégarité de nombreux contemporains, je n'absolutise pas non plus mon individualisme.

As-tu tapé dans un ballon ? As-tu été voir des gens sur le stade de Séphoris, chez tes grands-parents ? Je souris ! J'aspire à aller me coucher. Je te remercie pour cette rencontre à l'arraché ! J'aimerais vraiment que tu me guérisses. Avec Alexis, je suis allé une fois au parc de Princes. Là aussi je ne me vois pas y retourner. Guéris aussi tous ces supporters de leurs excès. Je me confie à toi, je te confie ceux que tu as mis sur mon chemin aujourd'hui, même et surtout s'ils m'ont exaspéré. Merci, s'il te plaît. Miserere et Te Deum !

+ Dimanche 12 mai 1996. Ma trottinette

Jésus, la perspective de passer une demi-heure avec toi par le moyen de cette machine et l'évocation d'un jouet me ravit et m'apaise. De 8 h 30 à 18 h 30, je ne me suis pas arrêté. Avec cette page d'écriture, je nous retrouve à ma façon, même si les deux messes de ce jour ont été des moments savoureux. J'ai envie de te parler de ma trottinette !

Jésus, un petit rien comme ça aux yeux des adultes importe beaucoup pour un enfant. C'était mon cas. Elle n'avait pas de pédale et je ne me souviens pas en avoir réclamé une qui en aurait été munie. Celle que j'avais me contentait et avec elle j'ai fait de nombreux tours de notre pâté de maisons. Celui de la rue Clauzel avait l'inconvénient de la sortie du garage et inquiétait maman. Les concours avec les autres enfants ne m'ont pas enthousiasmé. Si je n'étais pas mauvais, je n'étais pas un champion. Alors je préférais jouer seul.

Avec les parents, j'ai fait de la trottinette avenue Trudaine et même aux Tuileries, me semble-t-il. Cela suppose que papa l'ait portée et l'ait rapportée, bien que ça fasse une trotte. Merci, petit père. J'ai surtout appris à m'en servir et commencé à en jouer dans le couloir. Maman ouvrait la porte vitrée et je disposais de toute la longueur en sécurité. Au début, c'est presque sûr, papa m'apprit à monter dessus. Je crois me rappeler que, très tôt, j'ai essayé et réussi à utiliser alternativement la jambe gauche et la jambe droite pour me propulser. J'ai l'impression que j'ai aimé la symétrie de très bonne heure. Bien sûr, j'ai essayé de l'utiliser à l'envers, mais ce ne fut pas un succès et l'expérience n'eut lieu qu'une fois.

Jésus, à la réflexion, il me faut être indulgent pour mes parents. Ils ont fait bien des efforts pour me permettre de croître. J'ai l'impression que je n'ai manqué de rien. Je le disais déjà globalement, mais exemple après exemple, j'en fais la démonstration. Et pourtant je ne ressentais rien à leur égard même si une carte de Noël dessinée à l'école ou celles de Fermanville disent le contraire. Miserere et Te Deum !

+ Lundi 13 mai 1996. Ma planche à roulettes

Jésus, je revois ce jouet bricolé par je ne sais plus qui : mon père, mon frère et moi-même ? J'ai voulu imiter les habitués de la place Bréda. Une planche, deux barres de bois et quatre roulements à billes firent l'affaire pour quelques semaines. Une ficelle transformait la planche à roulettes en traîneau.

Jésus, là aussi, il y avait aussi un peu de sociabilité. Je ne la fuyais pas, mais je ne courais pas après elle. Je ne vois d'ailleurs pas les compagnons de jeux. Je ne pense pas qu'il s'agisse de ceux dont j'ai gardé le nom présent à l'esprit, mais de jeunes de la rue Henri Monnier ou de la rue Clauzel. Au temps où entre nous on se disait : « Arrête ton char, Ben Hur ! » pour remettre à sa place un camarade qui en faisait trop, j'ai joué quelques fois à tirer ou à me faire tirer comme les Romains. La citrouille devenait un carrosse. La planche à roulettes bricolée devenait l'espace de quelques minutes le char étincelant d'un de ces fiers héros, Romain ou Juif, tant admirés.

Mais je ne me vois jamais chef de bande. Comme je n'aimais pas pour autant dépendre de l'un ou de l'autre, je faisais rapidement ma vie dans mon coin. Je souris. Le rapprochement avec ma situation depuis dix ans est patent. Les efforts de Maxime Charles pour faire de moi un chef se sont soldés par un demi-succès ou un demi-échec. Du bac à la mise en place de notre départ vers 82, il a espéré que j'allais acquérir ses qualités de meneur d'hommes ... et de femmes ! En vain. Et cette constitution avec ses qualités et ses inconvénients vient de loin. Sa négativité est patente. Tirons parti de sa positivité comme tu le fais depuis notre rencontre. Elle me permet d'être le cheval, la charrue et le laboureur du champ que tu me donnes comme j'ai été sur ma trottinette ou mon traîneau, le véhicule et le conducteur.

Tu es bien le prêtre, l'autel et la victime ou bien le médecin, la santé et le remède ! Tu peux bien me donner de te ressembler d'une certaine façon ! Miserere et Te Deum !

+ Mardi 14 mai 1996. Patins à roulettes et patins à glace

Jésus, tu es, tu étais et tu seras ! Je me tourne vers toi qui t'es préoccupé de moi alors que je ne te connaissais pas. Je le fais en pensant à mes patins à roulettes et aux patineurs sur glace que j'avais vus aux actualités et que j'ai rêvé d'imiter. J'aspirais au monde de la gloire sans le savoir.

J'ai été heureux un matin de Noël de patiner sur le trottoir. Je suis rapidement devenu moyen et j'ai plafonné faute de compétence et d'entraînement. Là aussi je n'ai pas beaucoup pratiqué les compétitions improvisées de la rue. J'en ai fait seul au-delà de mes deux pâtés de maisons. Je me suis aventuré rue Frochot, place Pigalle (entre les jambes des prostituées comme j'aime à dire en exagérant un peu !), boulevard de Clichy et la rue des Martyrs. J'ai exploré seul les cités Malesherbes, Stevens et Frochot. Avec les parents, j'ai arpenté les pistes des Tuileries et les rues qui nous reliaient à eux.

J'ai envié et admiré les jeunes qui maîtrisaient bien mieux que moi ce jeu et qui en faisaient un art. Aux actualités du cinéma, les concours de patinage artistique sur la glace m'ont fasciné très tôt. Depuis je suis toujours captivé par eux. Au temps du lycée, au palais des Glaces, au séminaire, à Molitor, j'en ai fait trois ou quatre fois en arrivant seulement à ne pas me casser trop la figure et en m'arrêtant grâce aux barricades ! Cela fait partie de mes désirs inassouvis.

Depuis que je devine l'agilité des êtres glorieux que vous êtes, toi et Marie, et quelques autres, je pense vraiment en voyant des patineurs professionnels à notre état futur. Enfant, j'aurais aimé me maîtriser de façon à virevolter comme eux. Adolescent, j'ai poursuivi l'effort sans succès. Adulte, j'attends le ciel ! Il en est de même de la danse dont je dirai un mot un jour. Je ne nous en veux pas. Je fais avec ce que je suis et je suis heureux ainsi avec toi et ceux que tu me donnes. Miserere et Te Deum !

+ Mercredi 15 mai 1996. Le ski et la neige

Jésus, l'évocation du patinage artistique vu aux actualités filmées entraîne celle du ski et par là, de la neige. J'aurais bien voulu devenir un champion. Cependant il me faudra attendre l'adolescence, puis le service militaire pour monter sur des "planches", constater mes limites et me contenter de jouer avec la neige ou de la contempler.

Dans un coin de ma mémoire dort le souvenir d'un simulacre de piste monté dans un grand magasin, au salon de l'enfance ou à la foire de Paris. Je ne me vois pas glisser dessus, mais rêver à de véritables étendues de neige. Le principal avantage de l'expédition de Samoens avec À tous vents était d'être avec Marc Feitouchi, mais l'attrait de la montagne en hiver venait aussitôt après. Je ne mis pas longtemps à perdre mes illusions. Je ne dépassais pas vraiment les rudiments. Je ne pus jamais skier avec Marc qui disparaissait à peine monter sur ses planches.

La seconde expérience date du service militaire. Un stage dans les Pyrénées me permit de constater que si je n'étais pas nul. Mais je ne peux espérer de résultats corrects à moins d'investissements disproportionnés avec les buts que je me propose d'atteindre. Là aussi il me faut en rester aux rêves d'enfant que je réaliserai dans la Jérusalem céleste située en haut des montagnes. Il y aura bien quelques pentes neigeuses glorieuses pour l'humanité ressuscitée !

Jésus, je ne pense pas que tu aies fait du ski, mais j'imagine assez facilement qu'à l'occasion d'un hiver particulièrement froid, tu as pu contempler ton pays, qui va jusqu'à l'Hermon, recouvert d'un manteau blanc et, enfant, jouer aux boules de neige ou dresser un bonhomme de neige. Quant à moi, je me suis amusé ainsi avec ce don du ciel, j'ai aimé le voir descendre d'en haut et recouvrir la cour de la loge.

Jésus, tu sais les cadeaux que tu pourras me faire dans le monde nouveau après celui que tu me fais en te donnant à moi. Merci et encore ! Miserere et Te Deum !

+ Jeudi 16 mai 1996. Mon bateau à voile

Jésus, es-tu allé, enfant, au bord du lac de Gennesareth ? T'y es-tu amusé avec un petit bateau comme moi sur la pièce d'eau des Tuileries ou le bassin du square Willette ? Ce jouet m'avait été promis et donné pour entrer sagement à la grande école.

Jésus, par le métro, nous étions rapidement à la Concorde. Les Tuileries nous étaient familiers. Il y avait des loueurs de bateaux à voiles près du grand bassin. Mes parents m'en ont loué plus d'une fois avant de m'en acheter un. Je l'avais choisi dans la boutique de l'avenue Trudaine, me semble-t-il. Je suis photographié le tenant dans mes bras. J'ai eu peur qu'il soit pris sous le jet d'eau central. J'étais heureux quand il revenait à bon port. Mais je n'étais pas très fier de lui : il n'était pas aussi grand que d'autres.

Pour ce jouet comme pour bien d'autres, je ne vois pas une vie affective intense. Peut-être est-ce "normal" après tout. J'imagine la vie intérieure des enfants plus capiteuses que la mienne. Je leur prête ce que je souhaite maintenant. Je dois me tromper au moins partiellement. Il est difficile de savoir et de comparer ce que nous ressentons. Quel est l'univers d'une Aline, d'un Raphaël, d'une Sophie ? Je me demande si on ne pourrait pas comparer des adultes par rapport aux enfants, même un adulte se regardant enfant, comme un humain par rapport à un animal ! N'est-ce pas un autre monde ? Comme les Évangélistes ont été sages de ne pas te décrire en ton enfance ! Les auteurs apocryphes se sont plantés. Les réflexions de Bérulle sont sympathiques et en même temps hasardeuses. On a peu de témoignages écrits d'enfants sur leur vie de relations, sur leur vie avec toi (Anaïs Nin, Anne de Guigné ?). Par définition, les enfants ne parlent pas vraiment !

Jésus, les tableaux annuels m'ont permis de voir l'ensemble de ma vie et les livres m'ont conduit jusqu'à l'adolescence. Quarante-neuf objets et jouets n'épuisent pas l'enfance. J'avancerai quand même et regarderai prochainement les personnes. Miserere et Te Deum !

+ Vendredi 17 mai 1996. Billes et calots

Tu as bien dû, Jésus, sinon t'amuser avec des billes et des calots, au moins avec des cailloux ou des palets. La pétanque n'est pas loin. Moi, j'y ai joué. J'ai aimé les coloris des billes en plâtre et les reflets bigarrés de celles en verre.

Du côté du préau transformé en salles de classe, je me vois pointer la bille d'un copain pour la gagner et en exposer une des miennes pour entrer dans le jeu. Il y a eu aussi des parties sur le trottoir de la rue de Navarin, de la place Bréda ou de l'avenue Trudaine. Je pense avoir fait ce qu'il fallait faire, mais je ne me vois pas passionné par mon sac de billes. Là comme dans bien d'autres cas je n'étais ni nul, ni excellent. Je vivotais entre deux eaux.

J'ai surtout aimé regarder, je pourrais presque dire analyser ou contempler, les couleurs prisonnières dans le verre. J'ai été plus collectionneur que joueur de billes. Je les aurais bien posées sur une étagère pour les voir facilement et les exposer à l'admiration des miens. Cette confrontation avec un minéral artificiel me fascinait. Pour les enfants du macadam, elles remplaçaient les pierres sauvages de la campagne. Elles étaient des pierres domestiques, des galets de poche !

Jésus, j'usais avec plaisir (pour ne pas écrire je jouissais) de ces petits objets qui pour être soumis à mon pouvoir ne faisaient pas ce que je voulais. Ils n'allaient pas souvent, quand je les lançais, là où il fallait. Je ne les maîtrisais pas. Ils ne se laissaient pas faire sans entraînement, sans apprentissage. Or je ne m'exerçais pas beaucoup. Je prenais le chemin d'un monde à contempler plutôt que d'un monde à transformer !

Jésus, je veux t'adorer orchestrant ce monde au mieux des conséquences de nos péchés. Nous pouvons vivre apparemment sans toi, même si nous vivons avec des plaies qui appellent un médecin. Le monde brille comme une bille de verre : quelque chose, quelqu'un d'insaisissable l'habite et l'ouvre à un au-delà de lui-même. Miserere et Te Deum !

+ Samedi 18 mai 1996. Les osselets

Jésus, as-tu joué aux osselets ? Je suis content d'être fidèle à l'oraison de cette manière-là. Jouerons-nous aux osselets dans la Jérusalem céleste, assis sur le trottoir, devant notre maison ? J'espère alors voir ton visage et celui de mes compagnons.

Là aussi je n'étais pas très doué, comme on dit quand on ne l'est vraiment pas beaucoup. J'avais mes osselets : quatre blancs et un rouge, n'est-ce pas ? J'ai participé à des parties dans les cours et dans les rues. J'ai réussi des coups, mais sans plus. J'étais là, sans être là, tout en étant là ! Je ne fuyais pas, je ne recherchais pas ce genre de détente. L'occasion faisait le larron. Drôle d'enfance !

J'aimais bien coincer les quatre osselets blancs entre mes cinq doigts et ainsi avec une main élargie chercher à rattraper sur son dos l'osselet rouge lancé du côté de la paume. Je me demande si je n'ai pas pensé à imiter je ne sais plus quelle handicapée qui peignait avec ses pieds (une Denise Legris ?) et dont les oeuvres circulaient dans l'école sous forme de cartes de vœux. Peut-être même ai-je suggéré en rigolant et sans succès un jeu abracadabrant ! Avec mon pied aux orteils écartelés par les osselets, projeter et récupérer je ne sais comment le cinquième ! On s'amuse comme on peut.

Jésus, je suis bien tenté de me confier à toi au présent. Je respecte la règle que je me suis proposé. Je continuerai de prendre les détours envisagés. Par ailleurs j'aurais bien continué à exploiter le filon des jouets et des lieux de mon enfance. Là aussi je respecterai les temps et les délais. Demain pendant une semaine je corrigerai, comme oraison, les pages quotidiennes d'écriture spirituelle des onze dernières semaines. Ensuite j'essaierai de considérer les quarante-neuf premières personnes que tu as mises sur mon chemin au début de ma vie.

Jésus, je suis finalement content de la tournure des événements. Contre bonne fortune, je dois aussi apprendre à faire bon coeur, n'est-ce pas ? Merci, encore ! Miserere et Te Deum !